



L'éditorial de Jean Daniel

# Ces chers œillets...

**1.** Une amie me procure aujourd'hui un livre d'entretiens avec Antonio Lobo Antunes (1) en me disant qu'il est « fait pour moi ». Elle ne sait pas à quel point elle a eu raison. Elle ignore que la traduction de ce livre est publiée en France la semaine du 30<sup>e</sup> anniversaire de la révolution des Œillets. Or le célèbre romancier y a participé dès les premiers jours, et je l'ai rencontré à l'époque à Lisbonne. De plus, ce livre contient le portrait d'un autre Antunes, le major Ernesto Melo Antunes, qui n'a aucun rapport familial avec le premier mais qui a été son capitaine en Angola. Or cet Antunes, qu'Antonio appelle *Ernesto* et que nous avons fini par appeler *Melo*, a compté dans l'histoire de son pays et de sa révolution, mais aussi dans l'histoire de ce journal et dans la mienne. Deux Portugais ont sauvé leur pays du communisme : le premier est donc, selon moi, Melo Antunes et le second, bien sûr, notre grand Mario Soares.

Un coup d'Etat militaire a donc lieu à Lisbonne le 25 avril 1974, dirigé par un général à monocle du nom de Spínola, qui a l'allure d'Eric von Stroheim. Comme de Gaulle pour la France, et bien qu'il ait combattu, lui, les Russes dans les rangs nazis, il dit avoir « une certaine idée de l'avenir lusitanien ». Il lui faut donc décoloniser l'Angola, le Mozambique, la Guinée-Bissau et transformer l'empire en fédération. On ne sait pas sur le moment qu'il y a derrière lui, bien décidés à aller plus loin, les officiers et sous-officiers de carrière englués dans les guerres coloniales, qui ne préparent rien de moins qu'une révolution. Démocratique ? On ne pose pas la question.

Traumatisés par l'effondrement de Dien Bien Phu (dont c'est aujourd'hui le 50<sup>e</sup> anniversaire), les militaires français avaient décidé de transporter en Algérie les méthodes de la guerre totale dont ils avaient été victimes au Vietnam. Or voici que ces officiers portugais font le contraire. C'est la passion nationaliste et la maturité politique des chefs révolutionnaires africains qui leur apprennent le respect de l'indépendance et le désir de révolution.

On voit alors se dérouler, à une heure trente d'avion de Paris, un festival d'émeutes lyriques qui, en rappelant toutes les journées « glorieuses » des révolutions, ébranlent d'enthousiasme les héritiers français et italiens de Mai-68, les nostalgiques de la Californie contestataire, les gauchistes du monde entier. René Backmann et moi ne sommes pas les derniers à nous passionner. Et nous découvrons, fascinés, l'Histoire en train de se faire dans les fêtes populaires, les intrigues et les complots.

Parmi les officiers qui veulent (ou qui acceptent de) nous voir, il y a donc Ernesto Melo Antunes, un homme massif, placide, taciturne, qui a la stature et la forme de visage de Colin Powell, l'actuel secrétaire d'Etat américain. Ce militaire, qui a multiplié les faits d'armes légendaires, brandit désormais son horreur de la guerre coloniale mais aussi de la violence tout court. Je deviens son confident et bientôt son ami. Il détient heureusement

un irrésistible ascendant sur ses officiers gauchistes. Il est bientôt, comme Mario Soares, condamné à mort par certains d'entre eux. Pendant les périodes où Henry Kissinger croit assister à l'installation d'une république populaire soviétique au Portugal, cet homme arrive à détourner du gauchisme bolchevisant la partie la plus active de l'armée, tandis que Mario Soares finit de son côté par neutraliser la stratégie du Parti communiste et de ses alliés.

Au départ, les deux hommes ne s'aiment pas beaucoup. Mais, pendant une période décisive, leur réaction commune est involontairement complémentaire. L'un et l'autre déclarent que ce qu'ils ont lu dans nos reportages sur les intentions de chacun (et sur les menaces dont ils sont l'objet) leur permet d'ajuster et d'harmoniser leur stratégie. Ils se félicitent du rôle joué par notre journal. D'autant que pendant ce temps, à Paris, le Parti communiste procède, avec le relais du « Monde », à une campagne de calomnies contre « le Nouvel Obs », coupable de préconiser une « ligne Soares » contre les communistes pour saboter l'Union de la Gauche. C'est en réaction contre cette campagne qu'est publiée la fameuse pétition des « 86 personnalités » politiques, écrivains, artistes et universitaires pour défendre notre journal, tandis qu'Edgar Morin et Pierre Nora défendent dans nos colonnes, et contre nos confrères du « Monde » (de l'époque !), la liberté de la presse menacée à Lisbonne par l'interdiction du journal « Republica ». Pour revenir à Ernesto Melo Antunes, j'éprouve pour lui la même gratitude qu'exprime aujourd'hui dans son livre Antonio Lobo (Antunes).

**2.** Bernard-Henri Lévy publie un recueil d'articles (2), inédits ou pas, d'une richesse polémique stimulante, et qui contient autant d'occasions d'être d'accord que d'être en désaccord. Nous y reviendrons. Il défend en tout cas la noblesse intellectuelle du journalisme de terrain et nous ne pouvons que l'en remercier. Mais en commentant cette philosophie de notre métier dans « Libération », BHL croit pouvoir citer Jean-Paul Sartre, qui fut l'un des parrains du « Nouvel Obs » il y a quarante ans. Sartre faisait volontiers du journalisme ; il en avait, bien sûr, tous les dons, la facilité, la vigueur, l'allégresse et il savait *observer et rapprocher*, ce qui est le secret du récit. Comme disait Raymond Aron, découragé, cet homme savait décidément tout faire et parfaitement.

Cela dit, il a fait un mauvais reportage sur les Etats-Unis pour « Combat », juste après la Libération, et s'est fait moucher par André Siegfried. Il a fait ensuite de merveilleux papiers sur n'importe quoi, y compris sur le jazz (« C'est comme les bananes, ça se consomme sur place »). Mais BHL ne se rappelle pas que sur la politique le journalisme de Sartre était hélas consternant. Tout ce qu'il a écrit sur Cuba dans « France-Soir » s'adressait soit à des dévots de Castro et de lui-même, soit à des ignorants. Ce qu'il disait sur la canne à sucre était peut-être archéo-marxiste ou néo-

**Deux Portugais ont sauvé leur pays du communisme, après 1974, Melo Antunes et notre grand Mario Soares.**

existentiel, mais complètement faux. Sur l'Algérie, il ira jusqu'à soutenir que son indépendance n'aurait pas de sens tant qu'il n'y aurait pas en même temps un régime socialiste à Alger et à Paris.

En fait, Sartre n'avait aucun respect pour le journalisme politique en tant que tel et tout souci d'objectivité lui semblait suspect. Il était pour un journalisme engagé, partisan, sectaire et manichéen, qui ne devait uniquement, à ses yeux, servir qu'à hâter la décomposition de la société capitaliste. Il encourageait donc ses jeunes amis à écrire en ce sens dans les journaux bourgeois de la presse dite tantôt « grande » et tantôt « pourrie ». Il fallait retourner contre elle ses propres armes et utiliser « le sexe et le sang » comme armes du combat révolutionnaire... Quand j'ai répété cela à Maurice Clavel en Mai-68, loin de s'en indigner, il m'a dit : « Bravo ! Sartre veut le Néant d'où émergera l'Être, qui est pour lui la Révolution et pour moi le Christ. Mais d'accord pour le Néant. » Comme on voit, il faut s'y reprendre à deux fois avant de réconcilier les philosophes avec le journalisme. Il vaut mieux se référer à Michel Foucault, qui traduira cette réconciliation dans nos colonnes.

**3.** Jean-Marie Le Pen peut se consoler d'avoir été conspué le dimanche 25 avril dans la banlieue sud de Manchester par les ennemis du BNP (British National Party), le parti d'extrême-droite britannique auquel il apportait son soutien. Dès le lendemain, en effet, il recevait le plus précieux des cadeaux à son retour à Paris en apprenant que le tribunal administratif de Lyon avait autorisé Abdelkader Bouziane, imam de Vénissieux, à revenir en France après son expulsion vers l'Algérie. Déjà, le président du Front national et ses amis n'avaient pu rêver mieux que d'entendre, tranquillement transmise par tous les médias, la déclaration de l'imam sur le message coranique concernant le statut de la femme, sur sa propre bigamie et sur les seize enfants qu'il a offerts à la France.

Qu'un imam puisse tenir publiquement ces propos est stupéfiant. Que l'on précise que ce n'était pas la première fois est consternant. On pouvait certes trouver ensuite rassurant que Dominique de Villepin, fort au surplus de l'audience dont il bénéficie dans le monde arabo-musulman, n'ait pas hésité à procéder à une mesure d'expulsion. Mais devant la décision de suspension prise par le tribunal administratif de Lyon, faut-il parler de la première « défaite » du ministre de l'Intérieur ou d'une nouvelle victoire du Front national ? **JEAN DANIEL**

(1) « Conversations avec Antonio Lobo Antunes », par Maria Luisa Blanco (Christian Bourgois).

(2) « Récidives », par Bernard-Henri Lévy (Grasset).

**Dernière minute.** Lakhdar Brahimi, représentant à Bagdad de l'ONU, ose dire que sa mission auprès des Irakiens n'est pas facilitée par le soutien spectaculaire accordé par Bush à Sharon. Il est aussitôt rappelé à l'ordre par Kofi Annan, et fustigé par la presse américaine. Les incendiaires n'aiment pas qu'on dise d'où vient le feu. Mais Lakhdar Brahimi demeure malgré tout « l'homme providentiel » pour Washington. Quel exploit !